

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.
À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progress.

PARAISANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT.
(Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, par an, en avance, . . .	\$1
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, par an, en avance, . . .	\$1
Aux deux publications réunies, par an, en avance, . . .	\$2
Tout Instituteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix que ci-dessus . . .	\$1
PRIX DES ANNONCES.	
Six lignes et au-dessous, première insertion, . . .	\$ 20.
Dix lignes et au-dessous, première insertion, . . .	\$ 25.
Au-dessus par lignes, . . .	\$ 30-40.
Toute insertion subséquente, le quart du prix édit. (Afranchir les lettres.)	

Feuilleton de la Revue Canadienne.

LES METAMORPHOSES DE LA FEMME

I.

LA CONQUÊTE D'UNE MANSARDE.

VIII.

(Suite et fin.)

—Ce grand intérêt, Lucie, dit-il, je suis prêt à vous en faire aussi le sacrifice. Tenez, voici la clef de ce cabinet mystérieux dont vous parlez. Prenez-la; vous me la rendrez quand vous serez ma femme. Alors, vous saurez tout car pour sa femme on ne doit avoir rien de caché. —Il me semble, dit Lucie en repoussant la clef qu'il lui offrait, que lorsqu'on a des aveux à faire, c'est plutôt avant qu'après le mariage; cela est plus loyal du moins. Ah! ce n'est pas que je demande une confiance. Je n'y ai pas de droits encore. . . puis, ce terrible secret, je crois le connaître à peu près: c'est une statue à laquelle vous travaillez.

—Non, Lucie, ce n'est pas cela seulement. —C'est donc le petit canon de cuivre? —Quoi! vous savez! Qui donc a pu vous instruire! . . .

—Que vous importe! Mais que signifie chez vous cette arme de guerre? —Une arme de guerre! Une longue-vue, une lunette d'approche! car ce n'est pas autre chose. Ah! tenez, oui, vous avez raison, je dois tout vous dire maintenant, et non plus tard, et s'il vous fâche que j'aie aimé, avant de vous connaître, dans ce monde impossible dont je vous parlais, vous ne pourrez me reprocher du moins d'avoir cherché à vous abuser.

Il lui conta alors comment, à défaut d'un amour vivant qui le prit au cœur, il avait d'abord amusé son imagination par des passionnements insensés pour des œuvres de Pradier et de Delacroix; puis qu'un jour, comme il essayait une lunette qu'un de ses amis venait de lui apporter il avait vu, loin de sa mansarde, mais dans son horizon cependant, une jeune femme, belle de la beauté qu'il avait rêvée, revêtue de cette grâce naïve qui lui semblait ne pouvoir appartenir qu'aux œuvres de l'art. Elle résumait en elle la nymphe du sculpteur et la sainte du peintre. Toutes deux s'étaient fondues et animées pour lui en un seul être.

Quand le soleil éclairait tout autour d'elle, et ses jardins et son habitation, il la voyait venir s'asseoir près d'un balcon à grillages dorés, et là, sous un fronton grec qui couronnait sa fenêtre, entre deux hauts tulipiers élançés du fond du jardin, elle lui apparaissait à travers une masse de verdure comme une divinité, comme une gracieuse madone dans sa niche de pierre.

Cette jeune femme, par une douce fatalité dont il ne pouvait trouver l'explication, avait sans cesse les yeux tournés de son côté; on eût dit qu'elle l'appelait à elle. Il l'avait aimée. . . avec frénésie, avec délire, il ne s'en défendait pas. Après avoir épuisé en vain deux mois de recherches pour la voir de près, il s'était contenté de la rapprocher de lui par sa lunette; il avait essayé de la modeler. Cette lunette, cette statue, à peine en voie d'exécution, c'étaient là les trésors qu'il tenait enfermés si précieusement dans son cabinet mystérieux; c'était là ce grand secret qui l'attachait invinciblement à sa mansarde. Partout ailleurs, était-il sûr de pouvoir la contempler ainsi, puisque de sa balustrade elle échappait déjà à sa vue?

—Aujourd'hui, dit-il en achevant son récit, cette douce image s'est peu à peu effacée de mon esprit, et vous avez pris sa place, Lucie, car vous lui ressemblez. Oui, vous lui ressemblez! De là vint ce mouvement de surprise dont je fus saisi lorsque pour la première fois je vous vis arriver chez moi; de là vint peut-être que je vous aimai si vite; mais n'en soyez pas jalouse car je ne l'ai qu'aperçue, elle, et l'amour qui nous arrive par les yeux seulement ne trouble que la tête. Vous, c'est bien différent! Ainsi, reprenez cette clef, qui vous est un garant que je renonce à la revoir. . . Et maintenant, vous n'avez qu'à dire un mot pour que je cède même notre mansarde à un autre. . . Voulez-vous être ma femme?

—Il s'arrêta alors tout palpitant d'anxiété, attendant une réponse.

Lucie garda le silence quelques instans. Elle prit la clef, toutefois.

Non moins émue que lui, elle tint dans son cœur la joie évanouissante que venait de lui faire éprouver cet hommage rendu à sa beauté.

Remise un peu de son émotion, —Timothée, pour quelques jours encore, n'exigez pas de moi une réponse définitive sur ce qui nous concerne. Occupons-nous d'abord des propositions que vous a faites M. Albert de la Londe. Ecoutez-moi bien et croyez fermement que les paroles que vous allez entendre ont ici la valeur qu'elles auraient étant prononcées par la comtesse elle-même. Il vous offre six mille francs pour que vous lui cédiez votre logement, dites-vous? Eh bien, allez le trouver, de sa part, offrez-lui vingt mille livres de rente, et si vous ne pouvez pas lui offrir plus, offrez-lui seulement à tout jamais à la possession de la mansarde.

Timothée resta stupéfait les bras ballans, la bouche béante :

—Comment! . . . dit-il, tout ahuri de la proposition, vingt mille livres de rente pour qu'il renonce à ce qui ne lui appartient pas? —Oui, pour qu'il renonce à la mansarde et à la comtesse, ajouta-t-elle tout bas. —Elle est donc bien riche, votre comtesse? —C'est la moitié de sa fortune. —Mais, chère amie, êtes-vous bien sûre d'y voir clair et de ne pas rêver debout? Voudrait-il me croire?

Puis, après un moment de réflexion, —Non! dit-il, non! je n'irai pas! —Vous refusez? —Je refuse! Au bout du compte que me font les amours de ce fat et de votre grande dame? Tous deux sont venus se jeter à la traverse de notre bonheur. Je garderai ma mansarde, je la garderai pour moi seul, s'il le faut; mais je ne veux revoir ni votre comtesse, qui s'oppose à notre mariage, ni votre dandy, que je déteste, non parce qu'il a failli me tuer, mais parce qu'il est cause, lui aussi, que je vous ai soupçonnée. Je vous le répète, je n'irai pas! —Vous avez peut-être raison, monsieur Timothée; cette entrevue entre vous. . . c'était folie que d'y penser. La comtesse fera choix d'un autre messenger. . . de M. de Létrigard sans doute.

Effectivement, le lendemain, porteur d'un acte notarié, je me présente chez le rival que je me flattais encore de supplanter avant peu. Ma proposition faite, l'ex-futur sauta en l'air. Il prit ensuite le papier, le lut et se calma tout à coup.

Malgré ses airs ébétés et ses semblans d'amour, monsieur Albert de la Londe possédait d'instinct un système profond et ingénieux au moyen duquel il soumettait ses passions les plus vives à un simple calcul arithmétique. Ce qu'il lui manquait de cervelle dans la tête, il l'avait dans le cœur. Nul ne raisonnait ses sentimens mieux que lui.

—Ah! ah! dit-il, il paraît que ma belle tante se soucie peu de moi et prend le parti de me resituer la moitié de l'héritage pour que je renonce à l'héritière. A la bonne heure! il faut toujours obéir aux dames!

Il passa sa main dans ses cheveux, releva sa cravate en ajoutant: —Parbleu! j'ai du malheur si, avec vingt mille livres de rente, je ne trouve pas à faire un mariage un peu plus sortable. —Puis, tout en signant l'acte d'un air délibéré, —Je parierais que quelque adroit séducteur ont profité de mon absence pour se faire adorer, dit-il.

Je rougis malgré moi, et je sauai involontairement.

Enfin, le jour suivant, un dimanche, eut lieu entre Lucie et Timothée cette fameuse promenade à Saint-Maurice, dont le but apparent était une pêche et un tour de bateau, et qui, dans le cours de la journée, devait amener par l'ouvrier sculpteur des événemens plus imprévus encore que la rencontre de Julie Monicaud et de ses compagnons.

Les deux amans étaient donc rentrés dans l'île. Malgré l'enjouement et la résignation opposés par Lucie aux apostrophes dont elle avait été l'objet, Timothée était resté rêveur. Cette rêverie n'était pas née seulement de la rencontre avec l'autre bateau. Il en avait ressenti des accès même durant les douces émotions de la matinée; le bonheur s'y était mêlé, mais sans effacer cependant de sa pensée certaines traces d'inquiétude.

Cette disposition datait, chez lui de l'avant-veille, de ce moment où Lucie, après avoir reçu ses confidences et ses aveux, avait refusé de répondre à sa proposition de mariage pour ne s'occuper que des intérêts de la comtesse. Les discours de la jeune fille, parlant au nom de sa maîtresse, lui avaient alors paru si étranges, qu'il ne pouvait se les expliquer. Quelque chose d'insaisissable se passait en elle qui jetait comme une ombre sur son amour, sans le refroidir cependant.

Il adorait Lucie; il lui semblait qu'il l'aimait depuis de longues années, qu'il l'avait toujours aimée, qu'il n'avait jamais aimé qu'elle, mais plus ce sentiment prenait de force en son cœur, plus il s'irritait en songeant que Lucie n'avait pas semblé le comprendre. Elle n'avait témoigné que peu de joie quand il avait parlé de l'élever jusqu'à lui. . . lui artiste, lui dont le nom devait être célèbre un jour!

Si elle avait accueilli si froidement l'offre de sa main, qu'avait-elle donc voulu, qu'avait-elle espéré de leur liaison? Lucie est une honnête fille pourtant, noble par le cœur comme par la pensée, et il n'en doute pas, mais dans cette pensée il y a quelque chose qui lui échappe.

Tandis qu'il se livre à ses réflexions, trois heures sonnent à l'horloger d'Alfort. —Il faut partir, lui dit Lucie, et précipitant le pas, elle le devance. Ils quittent l'île, en traversant le pont du moulin, qui communique, à la route de Saint-Maurice.

A peine sur la route, elle se plaint d'une fatigue subite, d'une sorte de courbature qui la tient paralysée. Timothée se dispose à courir à Charenton pour en ramener un véhicule.

Dans ce moment, au bout de l'avenue, le bruit d'une voiture se fait entendre. . . un coucou

sans doute. Ils l'attendent. Non. . . c'est un fiacre. . . tant mieux!

La voiture approche de plus en plus, et au lieu de deux haridelles, ce sont deux coursiers fringans qui se montrent. . . c'est un élégant coupé.

Timothée, désappointé, se damne; Lucie pousse un cri de joie, et, sur un signe d'elle, le cocher s'arrête.

—Que faites-vous? dit Timothée. —C'est la voiture de madame, répondit-elle; je me rappelle, en effet, que Jacques devait aller aujourd'hui à Saint-Maurice conduire une amie de la comtesse.

—Et vous allez monter dans cette voiture? —Pourquoi pas, puisqu'elle retourne à l'hôtel et à vide? Elle ne pouvait vraiment arriver plus à propos.

—Ainsi, nous devons donc nous séparer, Lucie? reprend tristement le jeune homme. —Bien au contraire. Le cocher nous a vus ensemble, à quoi cela ressemblerait-il? nous aurions l'air de nous cacher.

—Mais si votre maîtresse savait. . . —Oh! elle est si bonne femme! D'ailleurs, Jacques sera discret.

Pendant ce temps, Jacques, descendu de son siège, avait ouvert la portière de la voiture. Elle y monta, et après elle, Timothée, qui ne savait que penser de tout cela. Il n'ignorait pas pourtant qu'entre les gens d'une même maison de pareils services se rendent volontiers; mais il ne reconnaissait pas là Lucie, sa douce, son honnête Lucie. Il s'y perdait.

De Charenton à Paris, celle-ci fut d'un laisser-aller, d'une gaité loquace, active, qui ne lui était pas ordinaire; elle affecta de parler de ses temps d'épreuves et de misère, de son double état de couturière et de blanchisseuse, et de Julie Monicaud; mais du mariage, pas un mot.

Timothée au contraire resta silencieux. Il la regardait avec un étonnement mêlé d'angoisse. Arrivé au milieu du faubourg Saint-Antoine, —Il est prudent que je descende ici, lui dit-il; pour cette fois nous allons nous quitter, nous quitter, Lucie; et après cette heureuse journée passée presque entière en tête-à-tête, j'ignore encore la réponse que vous me réserverez; car pas une parole n'a été échangée entre nous touchant. . . notre mariage!

Il acheva sa phrase avec une sorte d'effort désespéré. —Notre mariage? répondit-elle avec un calme souriant, qui ressemblait à s'y méprendre à cette froide quiétude de l'indifférence; vous savez bien, monsieur, que cela ne me regarde pas; tout dépend de ma maîtresse. . . si elle y consent. . . Eh! . . . au fait qu'elle idée! Pourquoi ne viendriez-vous tout de suite lui demander son consentement! . . . Elle est de belle humeur depuis hier, car elle est débarrassée de M. de la Londe. Profitez de la circonstance.

Timothée resta étourdi sous le coup. —Quoi! y songez-vous? que j'aile ainsi chez elle, dans sa propre voiture. . . que j'arrive avec vous? mais c'est vous compromettre!

—Oh! elle se doute bien de quelque chose; mais elle est si bonne! répéta-t-elle. Allons, osez je vous y engage. D'ailleurs, vous lui devez bien une visite de remerciement. . . Ne vous a-t-elle pas envoyé son bon docteur? Venez je le veur.

Le jeune homme ne répondit rien. Ses idées tournoyaient en désordre dans sa tête, il s'abandonna au sort. Ce jour-là, je m'étais présenté comme d'ordinaire chez la comtesse; on m'avait dit qu'elle était absente, qu'elle était à la campagne, qu'elle ne rentrerait peut-être point; enfin, la consigne des grands jours de migraine. Mais j'avais vu du mouvement dans la maison; Joséphine n'était pas sortie, et depuis deux heures préparait une toilette foudroyante; les vapeurs appétissantes qui s'échappaient du soupierail de la cuisine me disaient clairement que ma veuve, absente ou non, devait dîner à l'hôtel. J'en étais arrivé avec elle au point de ne pas craindre de forcer la consigne.

Je l'attendais dans le salon, revisant quelques papiers relatifs à mes affaires, un état résumé, clair et succinct, de ma fortune; car je regardais mon mariage avec la jolie veuve comme chose tellement imminente, que j'avais cru devoir me mettre en règle de ce côté, lorsque je vis la comtesse, suivie de Timothée, faire irruption dans la pièce où je me tenais.

Je croyais cette mansarde terminée depuis un mois. Toutefois, malgré ma surprise, je me levai pour saluer la maîtresse du logis. Elle me fit un signe imperceptible, et je me rassais, dans l'attente de ce nouvel acte ajouté à notre comédie à mon insu, et où je pensais n'avoir point de rôle à jouer.

—Allons, du courage, monsieur Timothée, dit-elle, en se tournant vers le jeune sculpteur. Madame est avertie que vous l'attendez. . . elle va venir. . . Du courage. . . remettez-vous.

Timothée, debout, plongé dans ses réflexions, les yeux fixés au parquet, restait immobile. Bientôt Joséphine, en grande toilette d'apparat, fit son entrée au salon. Elle s'adressa sur le champ à son visiteur, le félicita sur la rapidité de sa convalescence, puis se perdit un peu dans ses phrases prétentieuses et embrouillées.

Pour lui répondre, le jeune homme lève la tête, balbutie quelques mots. Puis tout à coup, s'interrompant, il poussa une exclamation de stupeur.

À travers la croisée ouverte, il vient, au milieu de cet horizon de toitures, de découvrir sa mansarde et sa lucarne.

Une subite révélation se fait jour en lui; il s'élança vers le balcon, jette un regard dans le jardin, sur les deux tulipiers, un autre sur le fronton grec qui surmonte l'embrasure de la porte-fenêtre; puis, rentrant au salon, la pource au visage, le front ruisselant, les membres agités de mouvements convulsifs, il promène tour à tour son regard égaré de Joséphine à Lucie, et enfin, tombant aux pieds de cette dernière, —Ah! madame, madame! s'écrie-t-il avec des sanglots, ah! vous m'avez trompé! vous vous êtes jouée de moi! . . . c'est vous qui êtes la comtesse!

Mme de Mauduit, atterrée à son tour devant un pareil désespoir, fixant sur lui ses yeux d'où l'amour semblait déborder avec les larmes.

—Non, je ne vous ai pas trompée, Timothée; je vous aime, et je suis moins fière que vous, ajouta-t-elle en souriant; car, à mon tour, je vous offre ma main. . . et sans conditions. Je vis clairement alors quel rôle m'était destiné dans la comédie susdite. Mais cette dernière péripétie du drame m'avait vivement touché; je m'intéressais aux deux amans; je pris bravement mon parti. L'honneur était sauf, je ne m'étais point déclaré.

Le mariage ne se fit pas sur-le-champ. D'après mes avis, la comtesse donna le temps à Timothée de dépouiller l'ouvrier et de se poser tout à fait comme artiste.

Il y mit de la diligence et s'en tira à merveille. À l'exposition du Louvre, dans la salle de sculpture, une gracieuse figure de nymphe, assise sur un tronc d'arbre, obtint du succès; quelques spectateurs crurent y reconnaître les traits de Mme de Mauduit.

C'était un billet de faire part jeté d'avance au public. Le grand jour approchant, la comtesse, qui ne doutait pas de ma complaisance inépuisable à son égard, me chargea de toutes les courses, des allées et venues sans nombre nécessaires à l'accomplissement d'un mariage.

Aujourd'hui, la mansarde est un boudoir délicieux où deux heureux époux vont de temps en temps se rappeler leurs amours. Timothée Brissson, dont j'ai à dessein déguisé le nom, est devenu un de nos sculpteurs les plus distingués. Le talent du mari a réparé la brèche faite à la fortune de la femme. Elle a voiture encore. Seulement, sur les panneaux de cette voiture, en guise d'armoiries, on voit simplement un bouquet de volubilis striés.

Je dine chez eux régulièrement deux fois par semaine.

X. B. SAINTINE.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Nous continuons à publier les renseignements recueillis sur les résultats de la vendage de 1847.

L'Avergne fera une récolte double de celles des années ordinaires; la qualité sera bonne. La récolte dans la basse Bourgogne sera tellement considérable qu'il sera impossible de la logger tout entière dans les caves et selliers. La haute Bourgogne aura également une belle récolte. Bordeaux, Gaillac, le haut pays, la Saintonge, Cahors et les environs feront une récolte abondante, et la qualité sera supérieure à celle que l'on avait lieu d'espérer lors de la floraison. Néanmoins le vigneron du Cher est le plus favorisé; sa richesse a vraiment lieu de surprendre; en effet, chaque arpent fournira de quinze à seize pièces, et la qualité diffèrera peu de celles des vins de 1846. Enfin, le vignoble des environs de Paris n'aura jamais été plus productif: dans la seule commune d'Argenteuil, on parle de 80,000 pièces à récolter; on évalue à 200,000 pièces le produit total de la récolte de ce vignoble. Mais la qualité, il faut l'avouer, laisse beaucoup à désirer, quoique paraissant devoir être supérieure à celle des vins de 1846.

A cette immense quantité de vin il faut ajouter l'immense quantité de cidre qu'ont produite la province de Normandie et celle de Picardie, cidre dont le prix est réduit à 2fr. 30. c. l'hectolitre.

Un tableau dressé par la direction des contributions indirectes du département de la Marne, fournit des données intéressantes sur l'importance du commerce des vins de champagne mousseux. La production se trouve partagée entre les trois arrondissemens de Châlons, Epernay et Reims. Voici quel a été le nombre des bouteilles expédiées du 1er avril 1846 au 1er avril 1847: de Châlons, 2,497,355; d'Epernay, 2,187,553; de Reims, 4,090,577. Total, 8,775,485 bouteilles. Il s'expédie à l'étranger deux fois autant de vins mousseux qu'il s'en consume en France.

Le commerce du vin de champagne embrasse le monde entier. On en envoie en Chine, en Perse, dans l'Océanie, aussi bien qu'en Angleterre et en Russie. Ces deux derniers pays sont nos principaux débouchés. Il y a trente

ans, le nombre des maisons qui faisaient le commerce des vins de champagne était très restreint on en comptait peut-être quinze ou vingt au plus; aujourd'hui on en porte le nombre à près de trois cents. Depuis quinze ans, la production du vin de champagne a presque doublé, et sans doute la consommation a marché de pair; car les prix sont restés, en moyenne, aussi élevés, variant d'une année à l'autre, selon l'abondance ou la qualité des récoltes.

La Banque d'Angleterre se sert d'une machine d'une précision vraiment merveilleuse pour peser les souverains et pour retirer de la circulation ceux qui n'ont pas le poids légal. On jette 80 ou 100 souverains dans un tube rond, et à mesure qu'il descend dans la machine placée au-dessous, ceux qui n'ont point le poids reçoivent une légère impulsion qui les précipitent dans un réceptacle séparé, tandis que les bons souverains arrivent à l'endroit qui leur est destiné. Puis les souverains légers sont déformés par une autre partie de la machine qui les coupe en deux avec une rapidité extraordinaire. On peut ainsi défigurer 2,000 souverains par minute et en peser 35,000 par jour. Avant l'invention de cette machine, on était obligé de peser les souverains séparément, et comme on avait reconnu que plusieurs milliers de pièces avaient plus le poids, cette opération entraînant à des longueurs infinies auxquelles on a remédié au moyen de cette machine qui est aussi simple qu'élégante.

POMMES DE TERRE.—Voici un fait qui vient à l'appui de ceux rapportés par M. le baron de Montgaudy:

« Entr'autres procédés indiqués pour la régénération de la pomme de terre, on a proposé de planter seulement sa pelure munie de germes, au lieu de mettre les pommes de terre entières. On lit dans le *Propagateur de l'Alsace* que M. Geanette, ancien notaire, suivant de point en point cette indication, vient d'obtenir à Croncels dix à quatorze tubercules pour chacune des pelures plantées. Ce résultat est intéressant, en ce qu'il permet de ne pas détourner de la consommation les tubercules destinés à la plantation dans les années de disette, ne nous surprend en aucune façon; car nous savons depuis longtemps que dans certaines communes du département de l'Isère, les cultivateurs ne confient jamais à la terre que les pelures des tubercules. »

Le numéro d'octobre du *Portefeuille des horticulteurs* donne la figure du *Rhododendron Madame Sydenham*, charmante variété obtenue par M. Paillet. Les fleurs forment de magnifiques corymbes de 15 à 16 fleurs, d'un rose à peine lilacé; la gorge de la corolle est piquetée de mouches cramoisées; le style blanc, long et recourbé, se termine par un gros stygmate rose; ajoutez à cela des étamines du bleu le plus pur, des anthères d'un roux canelle vif, et vous aurez une idée du coloris de la jolie fleur dont vont s'enrichir les parterres.

Le *Rhododendron coquette de Paris* est aussi un bel arbuste que nous devons à M. Paillet, et qui mérite bien son nom. Rien de plus coquettement joli que ses fleurs, grandes, ondulées aux bords, à fond blanc lavé de lilas, avec un liséré violet dont le ton se dégrade insensiblement. Les filets des étamines sont du même violet que les bords des lobes de la corolle, et les anthères sont chamois clair; le style est bleu; le stygmate aplati, jaune vif, à bords briquelets, rappelle la collerette du Narcisse des poëtes.

Un spéculateur anglais a imaginé de porter dans l'Inde une cargaison de cercueils qu'il a promené dans tous les ports de la côte malabar pendant la dernière saison des fièvres. La pénurie d'ouvriers plombiers, jointe à l'insalubrité du climat, ont merveilleusement favorisé l'opération, qui sera, dit-on, répétée, et ajoutera un nouveau débouché au commerce britannique.

En Italie et en Suisse, on s'occupe activement de traités qui auraient pour but de réaliser pour ces pays des unions douanières analogues à celle dont s'honore et se félicite la confédération germanique. Nous avons dit ailleurs que des conférences journalières avaient lieu dans ce but à Turin, entre les envoyés du pape et de la Toscane et le roi de Sardaigne lui-même. En Suisse, malgré les préoccupations des discordes civiles, un projet semblable se poursuit à cette heure.

ANGLETERRE.—Ainsi que nous l'avons prévu, le coup d'Etat proclamé par le gouvernement britannique n'a pas obtenu tout le succès que l'on s'en promettait. Les faillites ne s'arrêtent pas: à la liste déjà connue, il faut ajouter deux banques de province, sans compter les sinistres qui continuent à frapper Manchester et Liverpool. La baisse des fonds publics a repris son cours; à la dernière bourse elle a été de trois quart pour cent. Ces fâcheuses nouvelles se compliquent de l'état de l'Irlande, qui demande la prompt intervention du pouvoir. Déjà Londres et Liverpool se voient encore une fois assaillir par les bandes affamées que l'Irlande leur envoie, et qui vivent de déprédations quand elles ne trouvent pas à vivre d'aumônes.

Dans ces circonstances critiques, le ministère s'est déterminé à convoquer le parlement; c'est le 13 novembre que doivent se réunir les deux